
Futurs antérieurs et précédents uchroniques : l'anti-utopie comme conjuration de la menace

future perfect and counterfactual precedents: Dystopia as a way to thwart threats

FRÉDÉRIC CLAISSE

Résumés

Traditionnellement traitée dans la continuité générique de l'utopie dont elle ne serait que l'inversion critique, l'anti-utopie est ici caractérisée comme cas particulier d'une posture critique plus générale, à travers les concepts de « futur antérieur » et de « précédent uchronique ». Relevant d'une logique de l'alerte, un futur antérieur en diffère par ses modalités temporelles ainsi que par son recours à la fiction : le futur dystopique est proposé comme déjà survenu, dans l'actualité du présent de narration, par un acte paradoxal de conjuration lequel vise à faire advenir la menace dans l'espace de représentation du destinataire pour mieux en empêcher la réalisation. Les exemples traités relèvent du dossier des nouvelles technologies de surveillance et de contrôle social, dont les acteurs ont déployé, ces vingt dernières années, une intense activité de mise à jour de leurs repères critiques et de leurs capacités d'anticipation. L'analyse en termes de futur antérieur permet de comprendre le basculement de configuration à l'œuvre : *Big Brother* fait désormais figure de « précédent uchronique » en regard de la nouvelle menace que ferait peser l'avènement des « sociétés de contrôle ». L'homologie de fonctionnement entre ces dispositifs fictionnels souligne leur double dimension cognitive (l'articulation entre le réel et les mondes possibles portés par l'anticipation) et pragmatique (le réengagement d'un avenir par la communauté politique à laquelle s'adresse le futur antérieur). Au terme du parcours, la fiction apparaît comme un mode de connaissance et une prise sur le monde.

Traditionally regarded as a mere critical inversion of utopia, dystopia will be characterized here as an instance of a more general critical posture, through the concepts of 'future perfect' and 'counterfactual precedent'. The future perfect belongs to, but differs from the logics of alert in its temporal modalities and use of fiction: the dystopian future is described as having already happened in the actuality of the narrative present, in a paradoxical gesture which aims to conjure up the threat in the recipient's representational space only to thwart it. The cases examined are taken from the issue of new technologies of surveillance and social control, which challenged stakeholders to update their critical reference points and anticipation skills over the last twenty years. An analysis in terms of the future perfect enables us to understand the swing of configurations: *Big Brother* is now downgraded as a 'counterfactual precedent' compared to the new threats posed by 'societies of control'. In addition, the similar way these fictional patterns and figures operate points to a cognitive (the articulation between the real and the possible worlds accessed by anticipation) as well as a pragmatic dimension (empowering the political community to envision a new future). By the end of the analysis, fiction appears as both a mode of knowledge and a handle on the world.

Entrées d'index

Index de mots-clés : sociologie du temps, anti-utopie, George Orwell, sociologie de l'alerte et du risque, sociologie de la fiction, prospective, sociétés de contrôle, surveillance

Index by keyword : sociology of time, dystopia, George Orwell, sociology of alert and risk, sociology of fiction, foresight, societies of control, surveillance studies

Texte intégral

- 1 Il est d'usage de présenter l'anti-utopie comme simple envers critique de l'utopie dont elle ne ferait que retourner les signes et les valeurs. C'est ainsi que Raymond Trousson (1999) souligne, sur le plan de l'invention et des techniques narratives, la continuité des anti-utopies avec la tradition utopique, dont elles ne différeraient que par l'intention : « au lieu du bonheur, le désespoir et le misérabilisme ; la fin de l'homme et non plus son épanouissement ; non plus proposition optimiste, mais mise en garde à ceux qui se laisseraient prendre aux appaux des utopistes » (p. 248). Le XX^e siècle serait ainsi, par excellence, celui des anti-utopies, comme il a été celui des totalitarismes, des conflits de masse et de l'expérience concentrationnaire.
- 2 Considérées comme des accomplissements pratiques, utopie et anti-utopie ne fonctionnent pourtant pas comme l'envers et l'endroit d'une même cité idéale rêvée, puis cauchemardée. L'anti-utopie (ou dystopie) est un dispositif narratif et fictionnel complexe qui repose moins sur le travestissement des idéaux d'une société parfaite (passée ou à venir) que sur la systématisation, le grossissement et la projection dans le futur de traits actuels d'une société perçus comme potentiellement menaçants. En proposant d'anticiper le pire, une anti-utopie, si misérable et désespéré que soit l'avenir qu'elle dépeint, s'efforce en réalité d'en empêcher la venue – par sa seule présence au sein d'une communauté politique de lecteurs à qui l'auteur confie un mandat implicite, celui de prendre conscience, pour les contrecarrer, des tendances observées qui pourraient dégénérer en « lendemains qui déchantent ».
- 3 En opérant un détour par la fiction, l'anti-utopiste tâche de rendre tangible une menace pour le lecteur qui jouerait le jeu de ce qui s'apparente à une expérience de pensée. L'identification avec le héros dystopique ordinaire, en butte avec un appareil d'État qui s'ingénie à briser ses velléités de liberté (Winston Smith dans *1984*, Bernard dans *Brave New World*, D-503 dans le *Nous* de Zamiatine, pour prendre des textes paradigmatiques), ainsi que la projection dans un avenir qui se lit comme un miroir déformé du présent, permettent de mieux se représenter l'espace qui, par contraste, est encore ouvert au présent : l'espace des possibles. Espace dédoublé : celui de la menace qui sourd, en voie de réalisation, voire décrit comme déjà advenu – le domaine du *déjà là* –, et celui de sa résorption, l'interstice qui donne prise à l'action et permet de renverser le cours des choses. La fiction dystopique propose l'expérience d'une anticipation incarnée de la menace¹.
- 4 C'est que l'anti-utopie relève avant tout d'une logique de l'alerte (Chateauraynaud, Torny, 1999) : elle constitue une prise de parole publique face à l'imminence d'un danger. Elle en diffère cependant par la temporalité mise en œuvre : au lieu de reposer sur des séries antérieures, des espaces de calcul, ou autres éléments plus ou moins tangibles appartenant au passé qui permettraient d'anticiper un risque, elle se présente, en quelque sorte, comme

son propre précédent déjà survenu. Loin de faire référence à un futur lointain, indéterminé ou situé en dehors du temps, elle mobilise un présent de narration qui installe le lecteur dans un monde ordinaire à vivre ici et maintenant car décrit comme actuel.

- 5 Le récit est conçu pour ce point de l'avenir où, désormais capables de jeter un regard rétrospectif sur le processus déclenché par la lecture, nous pourrions enfin dire : « C'était ce qui nous attendait, nous l'avons échappé belle » – un « avenir au passé », en quelque sorte. Pour l'heure, nous ne pouvons que nous figurer ce moment ; si nous nous y référons aujourd'hui, ce ne peut être qu'au *futur antérieur*. Pour que ces deux moments soient reliés sur la même ligne du temps, il faut qu'un cours d'action vienne définitivement conjurer un futur si menaçant. En décrivant celui-ci comme déjà advenu, l'anti-utopiste parvient paradoxalement à réengager un avenir. Ainsi présenté, ce « futur antérieur » s'inscrit dans le cadre de la proposition faite par Jean-Pierre Dupuy (2002) de prolonger en un « catastrophisme éclairé » l'« heuristique de la peur » développée par Hans Jonas ([1979] 1990). L'attitude de Dupuy consiste à conjurer la catastrophe en la pensant non au futur, dans le temps de l'histoire, comme un risque dont se prémunir ; mais au présent, comme inévitable et certaine, dans le temps du projet².
- 6 L'anti-utopiste n'est pas cantonné aux textes canoniques du genre : la posture critique qui sous-tend son entreprise est aussi celle de dispositifs hétérogènes (récits, mises en scène, tracts, performances, sites Internet...) qui ne se dévoilent d'ailleurs pas toujours d'emblée comme fictions – à l'image du désormais célèbre faux documentaire *Bye-Bye Belgium* diffusé fin 2006 par la RTBF, qui annonçait, en direct et en édition spéciale télévisée, l'indépendance de la Flandre et la fin de la Belgique. Nous proposons de qualifier de « futurs antérieurs » ces dispositifs fictionnels autonomes par lesquels un lanceur d'alerte entend se servir des propriétés formelles et cognitives d'un certain type de fiction d'anticipation, pour modifier la représentation qu'aurait son public d'une menace et ainsi provoquer un basculement de configurations.
- 7 Nous analyserons quelques-uns de ces dispositifs, en particulier du point de vue de leur modalisation temporelle. Le fil conducteur, à travers les trois exemples retenus (Simson Garfinkel, Gilles Deleuze, William S. Burroughs), est celui des « sociétés de contrôle », nouvelle configuration anti-utopique émergente depuis une vingtaine d'années, qui rassemble l'essentiel des traits que nous venons de présenter.

1. Database Nation : Garfinkel contre Orwell

1.1. Le futur antérieur comme conjuration de la menace

- 8 En 2000, Simson Garfinkel, informaticien américain, publiait *Database Nation*, travail d'enquête sur la menace que les « nouvelles technologies » feront ou feraient déjà peser sur la vie privée des individus. Après avoir été l'un des premiers livres à alerter le grand public sur la question de la surveillance et du danger que constitue la multiplication des bases de données personnelles, cet ouvrage au sous-titre puissamment prophétique (*The Death of Privacy in*

the 21st century) est régulièrement réédité, même s'il est aujourd'hui noyé sous un déferlement de publications, par ailleurs largement interchangeables, qui sont venues conforter ses analyses et alimenter les mêmes craintes.

9 En quelques années, une question qui n'était débattue que parmi les juristes spécialisés, informaticiens et usagers avertis, fait désormais l'objet d'un suivi par la presse généraliste, mobilise l'attention du monde associatif (y compris à l'échelon local), est inscrite à l'agenda des partis politiques – bref, a acquis sa légitimité dans le catalogue des enjeux et problèmes sociaux contemporains. Souvent cristallisée sur l'implantation de caméras en milieu urbain, plus rarement sur le fichage ou encore le risque de « vol d'identité », l'opinion se divise aujourd'hui, à la faveur de tel ou tel fait divers, entre, d'une part, les partisans d'une surveillance accrue à des fins de prévention et de sécurité, d'autre part les sceptiques, voire les militants qui, comme Garfinkel, voient dans l'abus de ces technologies le début d'un processus d'émiettement de l'une de nos libertés fondamentales, celle de pouvoir préserver la tranquillité de notre espace privé.

10 Chaque réédition de *Database Nation* est précédée de la même entrée en matière : un court récit d'anticipation, écrit en « vous » et au présent, décrivant une journée ordinaire d'une personne ordinaire, de son réveil à son coucher, à son domicile, au travail et sur la route. Une journée qui s'assimile à un catalogue de dispositifs technologiques par lesquels cet individu (vous, lecteur, directement interpellé) se voit dépossédé de sa vie privée au profit d'une multitude d'instances de surveillance plus ou moins identifiables³. Certains de ces dispositifs reposent sur la « vision », ainsi que sur un appareillage local permanent (relié par exemple à un poste de commande : c'est le cas pour les systèmes dits « CCTV »⁴ de vidéosurveillance en circuit fermé) ; d'autres travaillent à distance sur la saisie de propriétés et de qualités qui sont celles de la personne quel que soit l'endroit où celle-ci se situe ensuite physiquement (ses profils de consommateur de biens sur l'espace marchand, de salarié pour son employeur, de patient pour les institutions auxquelles il confie sa santé). Soit, pour le premier groupe, des dispositifs de surveillance ; pour le second, des dispositifs de fichage, d'encodage ou de saisie.

11 Hétérogènes par la nature des technologies utilisées, les situations décrites varient aussi très fortement par leur mode d'atteinte à la vie privée : « sollicitation intempestive » (pratiques de télémarketing, *junk mail*) ; techniques garantissant « l'accès restreint » (système de reconnaissance faciale dans l'ascenseur de l'immeuble, port du badge obligatoire sur le lieu de travail) ; « monitoring », c'est-à-dire surveillance en continu dans l'espace (ordinateur de bord du véhicule) ou dans le temps (caméra posée sur l'écran d'ordinateur, gestion du temps par l'employeur sur le lieu de travail). Garfinkel apporte aussi quelques illustrations frappantes de « choix contraint » emblématiques de la nouvelle configuration de contrôle social dans laquelle nous serions entrés : situations paradoxales où la personne reçoit l'injonction de choisir entre différentes options, sans se voir offrir la possibilité de ne pas choisir (proposition d'une solution horaire pour récupérer le temps perdu à se rendre au travail ; vente ou rachat de ses propres données médicales) – « le choix vous appartient... ».

12 L'auteur a pris grand soin d'intégrer ces différents morceaux d'expérience à la trame *continue* du quotidien : une journée tout entière tissée d'événements de ce genre, certes de natures et de finalités différentes, opérant sur des modes et à des échelles tout aussi différentes, mais toujours focalisés sur l'expérience de cet individu. Le présent de narration est plus qu'une coquetterie de style :

tous ces dispositifs visés par Garfinkel existent, les événements narrés se sont réellement produits – pas à vous, lecteur, certes, ni à aucune autre personne qui aurait l'infortune d'attirer sur elle ce condensé hallucinant de mésaventures technologiques. C'est vous, ce n'est pas vous ; c'est le futur, c'est aujourd'hui.

13 Comment d'ailleurs freiner ou hâter la survenance d'un monde qui est *déjà là* – qui a « toujours déjà » été là pendant que vous, lecteur lisez ce récit ? Garfinkel, comme tout auteur d'anti-utopie, construit son énonciation d'un point où présent et futur se confondent dans ce qui ressemble à un cri d'alarme. Il n'écrit pas pour avoir raison, mais pour être contredit par l'histoire. L'obsolescence de son récit est en quelque sorte programmée : ou bien, en effet, il finit par perdre toute pertinence, les technologies dont l'auteur dénonce les effets sur la vie privée s'intégrant progressivement à notre existence ; ou bien, à l'inverse, sa vision échoue, le monde de demain prenant en charge le cri d'alarme et trouvant la parade adéquate. Demeurera, dans ce dernier cas, un témoignage précieux de la représentation que se faisaient certains observateurs parmi les plus pessimistes de la place prise parmi les nouvelles technologies dans le quotidien au début du XXI^e siècle. Quel que soit le sort, rose ou sombre, réservé à son scénario, il ne viendrait à personne l'idée d'accuser Garfinkel d'avoir, *par son récit*, « empêché » ou « fait advenir » ce futur qu'il redoute tant. C'est pourtant bien ainsi qu'il faut comprendre l'ancrage temporel et le mode d'action de ce texte sur le lecteur. L'effet visé est bien une conjuration : conjurer, c'est à la fois empêcher *et* faire advenir. Ce n'est que demain que nous saurons si Garfinkel avait raison : son récit appartient bien au futur antérieur.

14 En somme, un futur antérieur mobilise nécessairement une dimension cognitive et pragmatique : *cognitive* dans la mesure où la mise en intrigue permet une refiguration de l'expérience temporelle et une articulation critique entre le réel et les « mondes possibles » construits par la fiction ; *pragmatique* dans le sens où la bonne réception de cette fiction (sa condition de félicité) suppose une prise en charge, par celui qui la reçoit, de la meilleure suite pratique à lui donner. La fiction dystopique représente un mode de connaissance et une prise sur le monde⁵.

1.2. Futur antérieur et précédent uchronique

15 Quel commentaire Garfinkel fait-il succéder à son propre récit ? Par quels mots accueille-t-il son lecteur à la sortie de sa fiction inaugurale ? Quel recadrage développe-t-il pour « vous » ramener au présent de son travail de recherche ?

« Voilà le futur – un futur pas si lointain, un de ceux qui se trouvent juste au coin de la rue. Un futur où le peu de vie privée qu'il nous reste aujourd'hui aura disparu. Certaines personnes qualifient d'« orwellienne » cette perte de la vie privée, revenant ainsi encore à 1984, le classique de George Orwell sur la vie privée et l'autonomie. Dans son roman, Orwell avait imaginé un futur où la vie privée a été éradiquée par un État totalitaire qui utilise l'espionnage, la vidéosurveillance, le révisionnisme historique et le contrôle médiatique pour maintenir son pouvoir. Mais l'âge du contrôle monolithique par l'État est révolu. Le futur vers lequel nous nous fonçons tête baissée, n'est pas de ceux où le moindre de nos mouvements est vu et enregistré par un quelconque « Big Brother » omniscient. C'est au contraire un futur où une centaine de « kid brothers » nous observent constamment et interrompent le cours de notre vie quotidienne. George Orwell pensait que le système communiste représentait la menace ultime pour notre liberté personnelle. Au long des

cinquante prochaines années, nous verrons de nouvelles formes de menace sur la vie privée qui ne trouvent pas leurs racines dans le totalitarisme, mais dans le capitalisme, le marché, les nouvelles technologies, et l'échange débridé d'information électronique. » (Garfinkel, 2000, p. 3)⁶

16 On voit que Garfinkel ne sort du régime fictionnel que pour prendre appui sur d'autres fictions – en l'occurrence le 1984 de George Orwell. Loin de représenter une nouvelle échappée dans l'imaginaire, « Big Brother » fait au contraire figure de point d'ancrage – il est censé fonctionner comme une véritable balise chez le lecteur, un repère largement partagé par la communauté politique et culturelle à laquelle s'adresse le texte.

17 Sa première fonction est d'opposer deux configurations du contrôle social. La première émerge sur fond de métaphores orwelliennes : la surveillance y est aussi totale que l'État totalitaire qui l'exerce. Dans cette configuration, l'individu est dans un rapport de face à face constant avec une instance centrale de contrôle dont l'emblème est d'ailleurs un visage omniprésent, une sorte de machine d'enregistrement et de vision cherchant à traquer l'individu dans ses « moindres mouvements », voire à « éradiquer » la vie privée. À ces caractères de centralisation et de supervision s'ajoute une identification politique forte à un régime particulier, le système communiste, et à une série de pratiques autoritaires (« espionnage », « révisionnisme historique », « contrôle médiatique »), visant à restreindre notre « liberté personnelle » dans son ensemble, et incidemment notre vie privée.

18 Cependant, pour clairement identifiée qu'elle soit, cette configuration ne sert à Garfinkel que de *repoussoir*. Elle est présentée comme une sorte d'anti-utopie périmée en contraste de laquelle il nous invite à saisir l'émergence d'une autre configuration qui s'y oppose point à point. Big Brother n'est plus notre horizon, mais sa présence à notre souvenir, le précédent qu'en quelque sorte il représente, peut nous aider à comprendre les enjeux actuels posés par des pratiques et des dispositifs inédits qui représentent la nouvelle menace.

19 C'est que le futur qui nous attend n'oppose pas l'individu à une figure unique posant son regard en continu afin de perpétuer son pouvoir totalitaire. L'instance est désormais plurielle (« une centaine de kid brothers ») ; ses outils, ceux du « marché », du « capitalisme » et des « nouvelles technologies », reposent sur « l'échange débridé d'informations », opérant ainsi sur un mode paradoxal (selon une certaine conception du contrôle en tout cas) auquel nous a bien préparés la fiction imaginée par Garfinkel : loin de viser à contrarier ou à éradiquer la liberté personnelle, la nouvelle configuration prend au contraire appui sur celle-ci et exige la pleine participation de l'individu au processus de surveillance.

20 Ces deux configurations sont « imaginaires » en ce sens qu'elles ne correspondent pas à un état du monde réel, mais à des mondes possibles. Garfinkel se sert de ces mondes possibles pour rendre tangible la menace à laquelle nous serions déjà en train de faire face. Le sentiment d'urgence porté par le texte tend à transformer le moment présent en *point d'inflexion* : faute de poser un nouveau regard sur la surveillance, nous risquons de nous tromper de menace – il n'est pas encore trop tard, mais il est temps. L'exigence portée par le texte est donc celle d'une mise à jour de nos instruments critiques. C'est parce que ces outils ont un temps de retard sur les dispositifs de surveillance que Garfinkel en est réduit à caractériser le péril actuel en référence à une menace antérieure ; et c'est en disqualifiant le dispositif orwellien comme « fictionnel », chimérique (au sens où il n'est jamais advenu), qu'il peut

parvenir à donner sa pleine « actualité » au scénario que lui-même imagine en lieu et place de 1984. Le récit orwellien, dans ce dispositif d'alerte, fonctionne ainsi comme un *précédent uchronique*.

1.3. Dispositif et référence fictionnels

21 Si le contraste entre les deux configurations du contrôle esquissées par Garfinkel fonctionne si bien et avec une telle économie de moyens, c'est, entièrement, à Orwell et à son intégration dans ce qu'on pourrait appeler le répertoire politique ordinaire, qu'il le doit. En ce sens, l'adjectif « orwellien » fonctionne comme un signal politique auto-suffisant : il borne la menace à lui tout seul.

22 Or, le parallèle établi par Garfinkel est d'autant plus pertinent que 1984 avait été conçu par son auteur comme un gigantesque système de mise en garde, un dispositif de veille posté devant les sociétés occidentales pour leur renvoyer l'image d'un avenir possible. On oublie trop souvent que c'est au nom de l'idéal socialiste auquel il a toujours cru qu'Orwell avait conçu 1984. À l'inverse d'une certaine lecture conservatrice que certains parmi les premiers critiques du roman ne manquèrent de faire, Orwell n'a pas voulu dénoncer les dérives qui mènent la puissance publique sur une sorte de pente fatale dès qu'elle se mêle de mettre en œuvre des idéaux de justice et d'égalité radicales. Dans un démenti dont il dicta la substance à son éditeur, Orwell a tenu à préciser l'intention et la portée de son roman contre toute instrumentalisation :

23 « Il a été suggéré par certains critiques, à propos de 1984, que l'opinion de l'auteur ou quelque chose d'approchant, se produira au cours des quarante prochaines années dans le monde occidental. Cela n'est pas exact. Je pense, en acceptant le fait que le livre est après tout une parodie, que quelque chose comme 1984 pourrait arriver. C'est la direction dans laquelle le monde s'engouffre en ce moment même, et la tendance est profondément ancrée dans les fondations politiques, sociales et économiques de la situation du monde contemporain. (...) La morale à tirer de cette situation périlleuse et cauchemardesque est simple : ne laissez pas cela se produire. Cela dépend de vous. » (cité par Crick [1992] 2003, p. 611)

24 On notera les traits désormais familiers de l'avertissement au futur antérieur. Tout d'abord, Orwell prend soin de distinguer son texte de la prédiction ou de la prophétie de malheur : non seulement le futur qu'il imagine n'a rien d'inéluctable, mais il s'enracine dans des tendances à l'œuvre dans le monde contemporain. La projection dans l'avenir est un détour pour parler du présent : ce que le régime fictionnel transcrit au futur est toujours déjà là, en puissance, dans le monde réel⁷. Enfin, transfert de responsabilité et délégation d'une mission au lecteur, avec l'impératif négatif d'empêcher le cauchemar d'advenir. C'est parce qu'elle est décrite, fictivement, comme nécessairement déjà advenue que la catastrophe peut être pensée, puis contrariée par le destinataire de l'œuvre. C'est la réversibilité de ce futur qui lui confère son caractère antérieur.

25 À cinquante ans de distance, les postures de Garfinkel et d'Orwell sont donc en réalité parfaitement homologues : tous deux réalisent le même geste avec des cibles différentes. Orwell doit cependant subir, pour la cohérence du travail de mise en alerte de Garfinkel, une caricature qui fait de lui une sorte d'anticommuniste ayant dénoncé dans la régulation par l'État un mal absolu. Quelques paragraphes après le recadrage de sa fiction inaugurale, une nouvelle

salve anti-orwellienne vient d'ailleurs enrichir le contraste entre les configurations : « With everything we've heard about Big Brother, how can we think of government as anything but the enemy of privacy ? While it's true that federal laws and actions have often damaged the cause of privacy, I believe that the federal government may be our best hope for privacy protection as we move into the new millennium » (Garfinkel, 2000, p. 6). Parce qu'il voit dans le gouvernement non le problème, mais la solution, en tout cas une ressource possible pour freiner la dérégulation qui lui semble à l'origine de tous les maux dont la vie privée de l'homme de demain aura à souffrir, Garfinkel a encore besoin du repoussoir de Big Brother. Le coup de grâce est asséné vers la fin de son introduction : au moment d'insister sur la nouveauté que constitue la vidéosurveillance des lieux publics, Garfinkel disqualifie définitivement Orwell, lequel pensait encore, « naïvement » sans doute, que « la menace ultime à la vie privée serait la mise sur écoute des chambres à coucher et des bureaux » (p. 11).

26 Il ne nous appartient pas de juger de l'interprétation, légitime ou non, que Garfinkel tire de 1984. L'écart à l'œuvre ne nous intéresse que parce qu'il nous renseigne sur un trait distinctif de cet usage des fictions dans le travail de mise en alerte. Dans les textes étudiés jusqu'ici, la fiction a fait l'objet de deux types d'investissement très différents. D'une part, un travail de création et d'imagination à part entière, pouvant prendre diverses formes, mais consistant chaque fois en un *dispositif* fictionnel. Quand Garfinkel propose à son lecteur, en guise d'introduction, un récit de son cru qui le plonge dans un monde où une menace en gestation semble s'être réalisée, il a recours à un dispositif fictionnel en ce sens précis. Mais quand Orwell élabore son roman d'anticipation à la fin des années quarante, on doit bien comprendre qu'il n'agit pas autrement que l'auteur qui lui rendra un si piètre hommage un demi-siècle plus tard. Notre postulat est en fait le suivant : il n'y a, entre 1984 et la fable garfinkeliennne, qu'une différence d'échelle et aucune différence de statut ni de fonction. L'un et l'autre sont, pour leurs contemporains qu'il vise, des futurs antérieurs au sens où nous l'entendons.

27 Aux côtés du dispositif fictionnel, qui se sert de la fiction comme cadre, il faut cependant faire place à un second type d'investissement, lorsque la fiction est seulement mentionnée à l'intérieur d'une autre forme discursive (au sens large) qui ne revêt pas nécessairement un statut fictionnel. Nous appellerons *référence* fictionnelle cette seconde catégorie d'usages. Quand Garfinkel prend appui sur Big Brother pour opposer, dans son argumentaire, deux configurations du contrôle social, il réalise une référence fictionnelle de ce type. En l'occurrence, pour toutes les raisons que nous avons évoquées, on dira que 1984 lui sert de *précédent uchronique*.

28 Ainsi, l'anti-utopie d'Orwell peut, selon le point de vue, le moment et l'usage envisagés, représenter :

1. un dispositif fictionnel ayant valeur de futur antérieur – ce fut le cas pour ses contemporains, mais aussi pour tous ceux qui, aujourd'hui, continuent à voir en lui une sentinelle contre le totalitarisme, y compris dans le dossier des nouvelles technologies de contrôle social (et quoi que Garfinkel puisse rétorquer à cela) ;
2. une référence fictionnelle ayant valeur de futur antérieur – c'est le cas lorsqu'il est fait de 1984 une mention non-critique à valeur de mise en garde.

3. une référence fictionnelle ayant valeur de « précédent uchronique », comme on l'a vu dans l'argumentation de Garfinkel.

29 Pour recourir à un autre vocabulaire que celui des cadres d'interaction, on pourrait dire que les deux formes d'investissement fictionnel n'évoluent pas sur les mêmes plans d'énonciation, ou sur les mêmes niveaux diégétiques ou logiques (la différence entre référence et dispositif recoupe d'ailleurs celle entre mention et usage). La distinction est donc assurément plus commode qu'expressive. En revanche, les notions de « futur antérieur » ou de « précédent uchronique » sont, quant à elles, purement fonctionnelles : elles dépendent du rôle que leur fait jouer le lanceur d'alerte. Du point de vue formel qui est le nôtre, seul importe le type d'usage, le *pattern* fictionnel.

2. Sociétés de contrôle : Deleuze contre Foucault

2.1. Distribution des rôles

30 D'une manière remarquable, le changement de configuration décrit par Garfinkel, d'un modèle de contrôle social étatique centralisé dominé par la figure de Big Brother, à une forme plus souple, diffuse et discrète requérant la participation de chacun à son propre contrôle, trouve une exacte contrepartie savante dans l'opposition entre « sociétés de discipline » et « sociétés de contrôle ». Proposée pour la première fois par Gilles Deleuze en 1990⁸, l'opposition se nourrit des mêmes contrastes (elle décrit le même basculement) et, surtout, repose sur les mêmes ressorts anti-utopiques. On y retrouve les mêmes figures formelles, y compris sur le plan de la temporalité, et les rôles à distribuer sont presque identiques, Foucault remplaçant avantageusement Orwell dans la fonction de repoussoir ou de précédent.

31 La situation se présente de la manière suivante. Foucault aurait décrit un premier passage, celui des « sociétés de souveraineté » aux « sociétés de discipline », lesquelles seraient montées en puissance aux XVIIIe et XIXe siècles pour atteindre leur apogée au début du XXe siècle. Ce passage constituait l'objet de *Surveiller et Punir*. Les sociétés de discipline procèdent par la mise en place de grands « milieux d'enfermement », la famille, l'école, la caserne, l'usine, l'hôpital, l'asile et, bien entendu, la prison, qui est le milieu d'enfermement par excellence, le modèle « analogique », dit Deleuze⁹. Après la Deuxième Guerre Mondiale, tous les milieux d'enfermement seraient entrés en crise, de réforme en réforme, sans guère rencontrer de succès :

« Réformer l'école, réformer l'industrie, l'hôpital, l'armée, la prison ; mais chacun sait que ces institutions sont finies, à plus ou moins longue échéance. Il s'agit seulement de gérer leur agonie et d'occuper les gens, jusqu'à l'installation de nouvelles forces qui frappent à la porte. Ce sont les *sociétés de contrôle* qui sont en train de remplacer les sociétés disciplinaires. "Contrôle", c'est le nom que Burroughs propose pour désigner le nouveau monstre, et que Foucault reconnaît comme notre proche avenir. Paul Virilio aussi ne cesse d'analyser les formes ultra-rapides de contrôle à l'air libre, qui remplacent les vieilles disciplines opérant dans la durée d'un système clos. » (Deleuze, 1990, p. 241)

32 Le montage est intéressant : Deleuze convoque un écrivain connu pour sa puissance visionnaire, à qui il semble prêter une sorte de don de voyance, une capacité à saisir un changement de configuration, qu'il préfère tout de même traduire en termes foucauldien, tout en conservant une notion qui serait propre à l'écrivain¹⁰. On pourrait croire l'apparition accidentelle, mais Deleuze insiste sur cette paternité burroughsienne dans son second texte consacré au contrôle : « Nous entrons dans les sociétés de contrôle, qui fonctionnent non plus par enfermement, mais par contrôle continu et communication instantanée. Burroughs en a commencé l'analyse. » (Deleuze, 1990, p. 236)

33 L'introduction de ce nouveau personnage (sur lequel nous reviendrons dans la troisième partie) contribue à donner une coloration fictionnelle à un texte qui, à vrai dire, n'en avait pas besoin pour fonctionner comme futur antérieur¹¹. Les modalités temporelles soulignent la contemporanéité du phénomène observé (« nous entrons », « sont en train de remplacer », « les nouvelles forces qui frappent à la porte »). Deleuze instaure un sentiment d'urgence par rapport à un processus déjà bien entamé : « Les sociétés disciplinaires, c'était déjà ce que nous n'étions plus, ce que nous cessions d'être » (p. 241) ; « Ce qui compte, c'est que nous sommes au début de quelque chose » (p. 246). Alors que souveraineté et discipline sont clairement situées et périodisées, la nouvelle configuration constitue un segment temporel ouvert. Deleuze parle bien d'un « proche avenir » qui pourrait éloigner le spectre du contrôle, mais cet avenir n'est déjà plus le nôtre, c'était celui de Foucault, prédécesseur immédiat, qui avait entrevu ce qui allait succéder à la surveillance par enfermement. Un futur devenu notre présent : nous retrouvons la même posture d'énonciation analysée chez Garfinkel et Orwell.

34 Même lorsqu'il envisage ces transformations sous leur versant technologique, Deleuze récuse explicitement leur renvoi vers l'avenir indéterminé de la science-fiction : « Il n'y a pas besoin de science-fiction pour concevoir un mécanisme de contrôle qui donne à chaque instant la position d'un élément en milieu ouvert, animal dans une réserve, homme dans une entreprise (collier électronique). Félix Guattari imaginait une ville où chacun pouvait quitter son appartement, sa rue, son quartier, grâce à sa carte électronique (individuelle) qui faisait lever telle ou telle barrière (...). » (p. 246). D'un certain point de vue, le texte de Deleuze se présente comme un inventaire de nouveaux dispositifs sociotechniques de surveillance affectant tous les domaines de la vie. « L'étude sociotechnique des mécanismes de contrôle, saisis à leur aurore, devrait être catégorielle et décrire ce qui est déjà en train de s'installer à la place des milieux d'enfermement disciplinaires » (p. 246).

35 Il s'agit d'un programme de recherche, mais également et surtout d'un travail de mise en alerte et d'un appel à la résistance. En l'espace d'une dizaine d'années, Garfinkel et Deleuze, l'un informaticien américain, l'autre philosophe français, parviennent non seulement aux mêmes conclusions quant à l'évolution du contrôle social, mais recourent aux mêmes pratiques discursives pour conjurer ce qui leur paraît une menace imminente. Ils se servent de mêmes repoussoirs fonctionnels (Orwell pour l'un, Foucault pour l'autre) pour étayer leur dispositif critique et investissent le lecteur de la même responsabilité. « Il n'y a pas lieu de craindre ou d'espérer, mais de chercher de nouvelles armes » (Deleuze, 1990, p. 242). Le futur antérieur vise avant tout l'*empowerment* de son destinataire.

2.2. Empire

36 On cherchera en vain la référence à Burroughs dans l'ouvrage qui aura pourtant le plus contribué à diffuser la notion de contrôle, à savoir *Empire* d'Antonio Negri et Michael Hardt (2000). Le « contrôle » représente, dans le vaste panorama d'histoire politique contemporaine dressé par Negri et Hardt, le nouveau mécanisme de pouvoir qui serait le propre de ce qu'ils nomment la « souveraineté impériale », jouant un rôle analogue à celui qu'aura joué la société de discipline pour la « souveraineté moderne ». À première vue, la thématique reste donc celle du basculement de la discipline au contrôle. Transversale à l'ouvrage, la notion est cependant immédiatement placée sous le haut patronage de Foucault : « À plus d'un titre, les travaux de Michel Foucault ont préparé le terrain pour un examen des mécanismes du pouvoir impérial. En tout premier lieu, ces travaux nous permettent de reconnaître un passage historique et décisif, dans les formes sociales, de la *société disciplinaire* à la *société de contrôle*. (...) En second lieu, le travail de Foucault nous permet de reconnaître la nature biopolitique de ce nouveau paradigme de pouvoir. » (p. 48-49). L'intermédiaire capital pour la notion de contrôle que constitue Burroughs a bien été escamoté par les auteurs d'*Empire*. Deleuze lui-même hérite de la portion congrue, relégué à une note de fin d'ouvrage où Negri et Hardt reconnaissent leur dette à son égard¹². Un lecteur peu attentif pourrait ainsi très bien attribuer à Foucault, et à Foucault seul, la paternité de la notion de contrôle.

37 Le problème de généalogie conceptuelle n'est pas ce qui nous préoccupe ici. L'intérêt de l'entreprise de Negri et Hardt se situe ailleurs : le montage ne fonctionne simplement pas de la même façon que celui de Deleuze. Tout sentiment d'urgence a disparu : l'Empire est désormais devenu le cadre de notre existence civile et politique, l'arrière-plan *sur* lequel, plutôt que *contre* la venue duquel s'inscrivent les luttes à mener. Ni cri d'alarme, ni futur antérieur, ni même prophétie de malheur : la temporalité instaurée par les auteurs est celle d'un présent doté d'une histoire définie dont ils retracent les linéaments. Le futur reste à écrire, la résistance est certes toujours possible, mais strictement à l'intérieur du cadre « impérial » qui, quel que soit son devenir, « aura représenté » une phase donnée du processus historique.

38 Le temps verbal auquel nous écrivons cette dernière phrase n'est pas celui des textes que nous avons étudiés jusqu'à présent : écrit seulement 10 ans après les manifestes de Deleuze, *Empire* considère comme achevés les processus qui étaient en cours à peine quelques années plus tôt. Les futurs antérieurs, nous l'avons dit, travaillent à leur propre obsolescence, avec pour visée ce moment où, dans l'avenir, nous pourrions dire avec soulagement que nous nous « serons trompés ». C'est sur ce point-là de cette ligne du temps qu'*Empire* se place, mais pour dresser un constat d'irréversibilité qui donne raison, rétrospectivement, aux anticipations deleuziennes.

39 L'impression de quiétisme politique qui se dégage de l'ouvrage doit dès lors beaucoup au décalage entre, d'une part, les appels vibrants à l'imagination révolutionnaire de ses lecteurs et, d'autre part, la description d'une « machine de contrôle » implacable qui semble avoir tout disposé à l'avance, y compris et surtout les velléités de lutte à son encontre : « L'évolution du système mondial (et du droit impérial en tout premier lieu) semble être le développement d'une machine qui impose des procédures de contractualisation continue conduisant à l'équilibre systémique : une machine qui engendre un appel continu à l'autorité. La machine semble prédéterminer l'exercice de l'autorité

et l'action à travers l'espace social tout entier. Chaque mouvement est fixé et ne peut chercher sa place désignée que dans le cadre du système lui-même, dans la relation hiérarchique qui lui est accordée. Ce mouvement préconstitué définit la réalité du processus de la constitutionnalisation impériale de l'ordre mondial : c'est le nouveau paradigme » (Hardt, Negri, p. 37-38).

40 Totalement immanente à l'ensemble du corps social, la machine de contrôle n'a plus de « dehors », de point d'appui extérieur qui permettrait de la renverser. Si rien n'échappe à la productivité biopolitique, pas même les résistances ou les subjectivités, on ne voit pas bien ce qui pourrait venir à bout du « nouveau monstre ». Le « contrôle » à l'œuvre dans la machine-Empire exacerbe jusqu'à l'absurde la nouvelle dynamique de surveillance identifiée par Garfinkel et Deleuze : si invasifs et paradoxaux que soient les nouveaux dispositifs de contrôle social, ces auteurs ne nous laissaient pourtant pas sans prise face à eux – la première de ces prises étant, à travers l'usage du futur antérieur, la dénonciation de la nouvelle configuration en train de se cristalliser. À l'inverse, *Empire* ne fonctionne pas sur le mode du futur antérieur et nous laisse sans prise face à une machine de contrôle sans aspérités.

41 Curieusement, c'est même à travers cette notion de « contrôle » que Negri et Hardt retrouvent un puissant motif utopique : arrivés à un certain point, il ne fait guère de doute que la « machine de contrôle » qu'ils décrivent est une chimère sans rapport réel avec aucun monde connu peuplé d'êtres humains. Comme le rappelle Daniel Dennett ([1984] 2002, p. 7), une prison sans geôlier n'est pas une prison ; de même, une prison dont nous serions tous simultanément les geôliers et les prisonniers et qui n'aurait ni murs ni dehors ne devrait pas nous effrayer bien longtemps¹³.

3. Burroughs

3.1. Précédent prophétique

42 L'absence de toute référence à William S. Burroughs dans *Empire* est d'autant plus curieuse que la conception du contrôle chez Negri et Hardt est remarquablement fidèle à celle de l'écrivain américain – il faut croire que Deleuze aura été, en cette affaire, un intermédiaire efficace¹⁴. Figure légendaire de la contre-culture, mentor de la *Beat Generation*, Burroughs est l'auteur d'une œuvre protéiforme qui s'enracine dans son expérience de la toxicomanie et de l'homosexualité. Une expérience démontée « à froid » dans deux textes fortement autobiographiques, d'abord *Junky*, paru en 1952 sous le pseudonyme de William Lee, puis *Queer* (qui devait suivre mais restera inachevé et ne sera finalement publié qu'en 1985). *Le Festin Nu*, publié en 1959, marque un tournant définitif : Burroughs abandonne la « narration froide », l'écriture blanche de *Junkie*, pour une écriture hallucinée, à la narration éclatée, qui raconte cette fois de l'intérieur l'expérience de la toxicomanie. Dans le monde décrit par Burroughs, la drogue sert de révélateur, de « métaphore totale de la société » (Lemaire, 1986, p. 76), et en particulier de ce que Burroughs appelle, dès cette époque, le contrôle.

43 L'héroïnomane vit dans un univers social, symbolique et biologique où tout, choses et personnes, est classé selon leur utilité relative à la satisfaction du besoin de drogue¹⁵. Cette condition, Burroughs l'appelle « l'algèbre du besoin ».

Ce qui est révélé à l'écrivain à travers la drogue, c'est l'extension universelle du besoin, son empreinte dans toutes les dimensions de l'existence. Au fond, dit Burroughs, la relation que l'intoxiqué entretient avec sa substance n'est que l'exacerbation d'éléments en présence dans toute relation humaine. Cette relation, il l'appelle le Contrôle. Le Contrôle, comme la drogue, définit la relation entre les individus, leur identité sociale et biologique, mais se perpétue aussi par-delà les individus. C'est une logique d'occupation, une emprise, qui opère sur un mode quasi viral. Au fond, dit Burroughs, peu importe qui contrôle qui : les rôles sont permutable et réversibles. L'essentiel réside dans le mécanisme de contrôle et de dépendance qui se reproduit par-delà les individus. Les crises et les révolutions ne font qu'opérer une rotation du personnel, au service de la même « machine » (le terme est burroughsien) qui trouvera là autant d'opportunités d'exercer et de perfectionner ses instruments de contrôle. On reconnaît là, pour l'essentiel, les contours de la souveraineté impériale dessinée par Negri et Hardt.

44 Le contrôle agit grâce à votre consentement, à votre désir, à vos intérêts. Quand vous désirez, c'est lui qui désire à travers vous. Vos intérêts sont en fait les siens. Toute liberté est illusoire, parce que son exercice est la condition même du contrôle : elle est ce qu'il vous accorde pour vous attacher à lui. Quand vous résistez, vous ne faites encore que suivre ses instructions. Cette forme de pouvoir agissant sur un mode participatif correspond bien à celle que Deleuze opposait aux vieilles « disciplines » opérant dans un système clos, et aux nouvelles technologies décrites par Garfinkel. On comprend finalement que ce dernier reproche à Orwell une forme de naïveté dans sa conception du pouvoir et de la résistance. Deleuze lui-même éprouve comme une nostalgie anticipée des luttes qui pouvaient être menées dans la configuration disciplinaire : « Face aux formes prochaines de contrôle incessant en milieu ouvert, il se peut que les plus durs enfermements nous paraissent appartenir à un passé délicieux et bienveillant » (Deleuze, 1990, p. 237).

45 Le rôle dévolu à Burroughs par Deleuze dans son montage de configurations au futur antérieur est à présent plus clair. Burroughs représente pour lui un *précédent prophétique* : il aurait perçu, avant tous les observateurs, un basculement vers une nouvelle forme d'exercice du pouvoir. Negri et Hardt considèrent par contre ce basculement comme acquis : rompant avec la dynamique de résistance et d'anticipation qui est celle du futur antérieur, ils partent d'un modèle configurationnel stable et peuvent faire l'économie d'un prophète encombrant comme Burroughs.

3.2. *Cut-up* et effet de prédiction

46 Le deuxième choc, après celui de la drogue, sera pour Burroughs la découverte accidentelle du *cut-up*, une technique de collage littéraire qui lui servira non seulement d'accélérateur stylistique, mais aussi, comme la drogue, de révélateur – révélateur, cette fois, des liens étroits, pour ne pas dire biologiques, entre langage et contrôle. Burroughs prolonge, grâce au *cut-up*, ses intuitions les plus organicistes quant aux racines du contrôle. Sa technique lui fait prendre conscience que le pouvoir est inscrit dans la langue : le langage est inséparable du corps qu'il investit, nous sommes son hôte. L'un des aphorismes les plus répétés de Burroughs, « Le mot est un virus », est à prendre strictement à la lettre.

47 Or, avec l'intensification sans précédent des nouvelles technologies et des moyens de communication de masse, Burroughs a le sentiment de vivre un véritable basculement dans notre rapport au langage. La multiplication des médias d'information, de l'industrie des loisirs est, dans ce contexte, perçue par Burroughs comme autant de vecteurs d'intoxication. Dans les termes de sa narration, la condition de l'homme à l'ère du contrôle et de l'information, c'est cette expérience de dépossession, d'abolition de la distinction privé/public que fait un personnage de *La Machine Molle* : « Je suis un agent public et je ne sais pas pour qui je travaille, je reçois mes instructions d'affiches, de journaux, de bribes de conversation que je dérobe dans l'atmosphère comme un vautour arrache les entrailles d'autres bouches. De toute façon, je ne réussis pas à mettre mes travaux à jour... » (Burroughs, [1960] 1994, p. 44).

48 Le diagnostic paraît aussi désespéré que celui de Negri et Hardt, et pour cause : il repose sur le même argument. Mais Burroughs ne nous laisse pas sans moyens de résister. Ses propositions sont aussi étonnantes, et probablement aussi chimériques que la conception du pouvoir qui les sous-tendent. Elles témoignent cependant d'une puissante imagination contre-utopique et d'un stupéfiant rapport à la temporalité qui complétera utilement notre approche des futurs antérieurs. En outre, ces formes d'action correspondent à des pratiques sociales de lutte et de résistance qui ont été réellement expérimentées ; elles méritent en cela notre attention.

49 Le ressort de la démonstration est le suivant. Puisqu'il n'y a de toute façon pas de choix, sinon celui auquel la « machine » nous contraint ; puisqu'il n'y a pas de « dehors » du langage, ni de point de vue extérieur au contrôle ; puisque toutes les positions sont pré-programmées, il ne reste qu'à prendre appui sur le contrôle, à s'installer dans son immanence et à s'attaquer ainsi à la machine qui distribue les positions. Le cut-up intervient ici à un autre niveau. La réalité qui s'impose à nous comme la plus naturelle, c'est celle du contrôle, et elle passe par les mots et la communication : c'est un flux de signes, d'images et de sons. Intervenir sur ces lignes de flux, revient donc à intervenir directement sur la réalité. Changer la syntaxe d'une ligne de mots, c'est compromettre l'intégrité du message, c'est déjà déjouer le contrôle.

50 L'hypothèse que fait Burroughs est celle d'un monde pré-enregistré : « La théorie d'un univers préenregistré est vénérable, et beaucoup de gens l'ont crue, surtout ceux qui chemin faisant ont cru en leur "destin" comme ils l'appellent. La conception arabe de la fatalité : *Mektoub*, c'est écrit. Ça remonte au calendrier du contrôle maya ; c'est écrit. Et qu'y est-il écrit ? Aucun doute, un matériau semblable à celui de la bande magnétique, mais infiniment plus sophistiqué » (Burroughs, 1996, p 90). La réalité étant littéralement composée de lignes d'association de mots et d'images, d'instructions virales qui constituent la machine de contrôle, l'idée de Burroughs est donc de s'attaquer au montage même, en intervenant directement, avec des ciseaux et de la colle, sur la bande d'enregistrement du réel : « la seule chose qui n'est pas pré-enregistrée dans un univers pré-enregistré, c'est le pré-enregistrement lui-même » (p. 91).

51 Après avoir révélé à Burroughs l'essence même du langage et son intrication au contrôle, le cut-up lui ouvre ainsi une voie d'exploration de la temporalité : les points d'insertion obtenus sur le banc de montage laissent filtrer des événements appartenant à d'autres segments de l'immense bande magnétique que constitue la réalité : « Je dirais que l'expérience la plus intéressante que j'aie faite avec cette technique [du magnétophone] était le fait de réaliser que, lorsque vous pliez et coupez, vous n'obtenez pas simplement des juxtapositions

de mots dues au hasard, mais qu'elles signifient souvent quelque chose. La plupart du temps, ces significations se rapportent à quelque événement futur. J'ai fait beaucoup de cut-ups et j'ai constaté plus tard qu'ils se rapportaient à une chose lue dans un journal, dans un livre, ou à un événement. Pour donner un exemple précis, j'ai fait un cut-up d'un texte écrit par Mr. Getty, je crois pour *Time and Tide*. Il est sorti de ce cut-up : "C'est une mauvaise chose que d'intenter un procès à votre père." Trois ans plus tard, son fils lui a intenté un procès. Il se peut que les événements soient pré-écrits et pré-enregistrés, et que quand on coupe les lignes verbales, l'avenir filtre. » (Burroughs, 1979, p. 47)

52 Le cut-up génère un effet de prédiction. Il n'y a pour Burroughs aucune contradiction à affirmer simultanément que le monde est pré-déterminé, mais qu'il est possible de le modifier ; que le temps s'écoule de manière linéaire, mais qu'il peut remonter du futur au présent. La pratique du cut-up permet à Burroughs de construire un « dehors » et d'occuper ainsi, dans un univers prédéterminé, le rôle du prédéterminateur (Burroughs, 1996, p 90). Sa technique de montage sera pour lui une pratique littéraire et un projet de connaissance : un outil de *diagnostic* (il agit comme révélateur de l'état de la société), un appareil à *pronostic* (il met en évidence des « points d'intersection » temporels et permet ainsi le futur de s'écouler par ces points dans le présent), et un moyen d'intervention, une prise sur le monde.

53 À sa façon, la posture burroughsienne est comparable à celle du « catastrophisme éclairé ». Toutes deux tentent de construire un point d'appui pragmatique en posant le futur (Burroughs) et la catastrophe (Dupuy) comme nécessaires et certains. Leurs dispositifs sont censés restaurer une puissance d'action qui permet d'éviter le pire dans un monde d'irréversibilités.

4. Conclusion : comment changer un futur nécessairement déjà survenu ?

54 La notion de futur antérieur nous a permis de circuler entre des pratiques discursives hétérogènes qui ont toutes en commun d'assumer un paradoxe : c'est en le décrivant comme nécessairement déjà survenu qu'un scénario du pire peut être évité. Orwell et Garfinkel, Deleuze et Burroughs ont chacun dénoncé un basculement vers une configuration de surveillance et de contrôle social qui, si elle devait réussir à devenir le nouveau cadre de notre existence, signifierait la fin de la liberté humaine en rendant toute résistance marginale (Orwell) ou inopérante (Burroughs). Puissamment anti-utopique, l'imaginaire politique mis en œuvre agit selon une logique de l'*alerte*.

55 Chacun des dispositifs décrits réalise également une *mise en intrigue* différente du basculement historique envisagé : un « après » cauchemardesque doit succéder à un « avant » qui, s'il ne valait guère mieux, avait au moins le mérite d'être vivable. Pour fonctionner correctement, l'intrigue suppose l'emploi d'un personnel narratif et de rôles récurrents, notamment celui de prédécesseur : Orwell est le précédent uchronique de Garfinkel, qui doit disqualifier *1984* pour rendre crédible et tangible la nouvelle menace qu'il dénonce ; Burroughs est le précédent prophétique de Deleuze, qui doit s'appuyer sur lui pour conférer à son texte sa valeur d'avertissement au futur antérieur¹⁶.

56 La lecture d'un texte fonctionnant au futur antérieur peut se révéler une expérience parfaitement décourageante. Tout paraît déjà trop tard et perdu d'avance ; mais c'est parce qu'ils adoptent cette posture que ces auteurs semblent offrir de nouvelles *prises* à l'action. Sur un plan intellectuel, et en particulier sur le plan de la théorie politique, ces textes paraissent souvent ruineux et délirants ; sur le plan pragmatique, ce sont eux qui ouvrent de nouvelles voies.

57 Enfin, sur le plan de l'histoire des idées et des anti-utopies en particulier, il faut prendre acte d'une profonde mutation de la postérité orwellienne. Il n'est pas question d'affirmer que les « sociétés de contrôle » (ou toute autre expression désignant la même réalité) seraient devenues notre nouvelle anti-utopie. En revanche, que des auteurs comme Garfinkel et Deleuze parviennent à des conclusions si proches, en termes d'évolution du contrôle social, au départ de disciplines et de prises de parole si différentes, sur une période si courte, constitue en soi un indice puissant et révélateur qu'un changement social de grande dimension est à l'œuvre. Ceci nous conforte dans la conviction plus générale que la fiction, loin de devoir être cantonnée au rôle d'objet pour les sciences humaines, constitue aussi un puissant analyseur et un moteur de connaissance à part entière¹⁷.

Bibliographie

BESSY, C., CHATEAURAYNAUD, F., 1995. *Experts et Faussaires. Pour une sociologie de la perception*, Paris, Métailié.

BURROUGHS, W. S., [1968] 1979. *Le Job. Entretiens avec Daniel Odier*, Paris, Belfond.

BURROUGHS, W. S., [1959] 1991. *Le Festin Nu*, Paris, Gallimard, « L'imaginaire ».

BURROUGHS, W. S., [1960, 1961, 1964] 1994. *Trilogie. La Machine molle, Le Ticket qui explosa, Nova Express*, Paris, Bourgois.

BURROUGHS, W. S., [1978] 1996. *Essais*. Tome I, Paris, Bourgois.

CHATEAURAYNAUD, F., TORNAY, D., 1999. *Les Sombres Précurseurs. Une Sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

CLAISSE, F., 2002. « William S. Burroughs, du cut-up au simulacre. La Réalité aux confins du contrôle », *Réseaux*, 94-95-96, p. 151-174.

CLAISSE, F., 2007. « Les "Sociétés de Contrôle" de Burroughs à Negri », communication non publiée, disponible sur le site : <http://orbi.ulg.ac.be/handle/2268/5921>

COSER, L., [1963] 1972. *Sociology through literature*, Englewood Cliffs (NJ), Prentice-Hall.

CRICK, B., [1992] 2003. *George Orwell. Une vie*, Paris, Climats.

DENNETT, D., [1984] 2002. *Elbow Room. The varieties of free will Worth wanting*, Oxford, Clarendon Press.

DELEUZE, G., 1990. *Pourparlers*, Paris, Minuit.

DUPUY, J-P., 2002. *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil.

GARFINKEL, S., 2000. *Database Nation. The Death of Privacy in the 21st Century*, Cambridge, O'Reilly.

JONAS, H., [1979] 1990. *Le Principe Responsabilité*, Paris, Cerf.

LARRÈRE, C., 2003. « Le principe de précaution et ses critiques », *Innovations, Cahiers d'économie de l'innovation*, 18 (2), p. 9-26.

LECERCLE, J-J., SCHUSTERMAN, R., 2002. *L'emprise des signes. Débats sur l'expérience littérature*, Paris, Seuil.

LEMAIRE, G-G., 1986. *Burroughs*, Paris, Artefact.

NEGRI, A., HARDT, M., 2000. *Empire*, Paris, Exils.

ORWELL, G., [1949] 2000. *1984*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».

TROUSSON, R., 1999. *Voyages aux pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.

Notes

1 L'anti-utopie diffère en cela radicalement de la « prophétie de malheur » : bien que toutes deux affirment avec véhémence que « le pire est devant nous », la prophétie de malheur est tournée vers un avenir plus lointain et plonge surtout dans un déterminisme qui saborde toute possibilité d'action : « avec la prophétie de malheur les virtualités du présent sont dissoutes dans un processus inéluctable » (Chateauraynaud, Torny, 1999, p. 71 et 380). Sur le « gradient de fatalité », l'anti-utopie est en vérité plus proche du « cri d'alarme », cas de figure où « l'alerte et l'événement catastrophique sont concomitants et indissociables » (p. 69).

2 Une telle conception du temps et de l'action ne va pas sans difficultés – Dupuy nous invitait en quelque sorte à adopter rationnellement une posture irrationnelle (visant à échapper aux impasses des approches gestionnaires de la précaution) qui semble autant faite pour libérer l'action que pour la paralyser (si l'impossible est certain, à quoi bon agir ?). On ne discutera pas ici de la pertinence ou de l'efficacité pragmatique de cette stratégie face à la catastrophe (cf. Larrère (2003) pour une discussion dans le cadre du principe de précaution). La question n'est pas de savoir si Dupuy et Jonas ont tort, mais si ce qu'ils décrivent correspond bien à et rend compte de pratiques sociales et textuelles identifiables – ce qui semble être le cas.

3 En voici l'*incipit* : « C'est la sonnerie du téléphone qui vous réveille – mais comment a-t-il bien pu réussir à sonner ? Il y a plusieurs mois, vous aviez reprogrammé votre système téléphonique pour que l'appareil ne sonne jamais avant 8h du matin, une heure somme toute très civilisée. Mais il est à peine 6h45 ! Qui pourrait vous appeler à cette heure ? Et, plus important, qui aurait été capable de contourner la programmation de votre téléphone ? Vous décrochez le combiné, puis vous le raccrochez brutalement un moment plus tard. Encore une de ces machines de marketing qui diffusent un message préenregistré. Voilà plus de 10 ans que les appels informatisés de télémarketing sont illégaux aux États-Unis, mais avec la chute ininterrompue des tarifs internationaux longue distance jusqu'à moins de 10 cents la minute, ce genre d'appels déferlent du monde entier sur l'Amérique du Nord. Et ce sont tous ou presque des appels de marketing – d'où la popularité que connaissent aujourd'hui les centrales programmables. Ce qui est troublant maintenant, c'est comment cet appel a pu franchir les filtres que vous aviez établis. Plus tard, vous découvrirez comment : la firme qui vous a vendu le téléphone a créé sans vous le dire une sorte de porte latérale; la semaine passée, les codes du téléphone ont été vendus au cours d'une vente aux enchères en ligne. Parce que vous n'y avez pas prêté attention, vous avez raté une occasion de racheter votre vie privée... » (Garfinkel, 2000, p. 1, traduction libre).

4 Pour closed-circuit television.

5 Pour cette notion de « prise », voir Bessy, C., Chateauraynaud, F., 1995. Dans la sociologie de l'expertise développée par ces auteurs, une prise fait référence à un « savoir-prendre » à la fois déposé dans les objets sous formes de plis (accessibles à la perception), et dans les personnes sous forme de repères (qui sont des représentations). Une prise réussie associe repères et plis de façon durable.

6 Traduction libre.

7 On notera que la mise au point concerne également l'appartenance générique de l'œuvre : « satire » plutôt qu'anti-utopie à la manière d'Huxley, ce que certains critiques anglais avaient compris dès la parution du roman (voir Crick, [1992], 2003, p. 609).

8 Dans un court article intitulé « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle » et dans une interview avec Toni Negri, « Contrôle et devenir », tous deux repris dans *Pourparlers* (1990).

9 « Foucault a très bien analysé le projet idéal des milieux d'enfermement, particulièrement visible dans l'usine : concentrer ; répartir dans l'espace ; ordonner dans le temps ; composer dans l'espace-temps une force productive dont l'effet doit être supérieur à la somme des forces élémentaires. Mais ce que Foucault savait aussi, c'était la brièveté de ce modèle : il succédait à des *sociétés de souveraineté*, dont le but et les

fonctions étaient tout autres (prélever plutôt qu'organiser la production, décider de la mort plutôt que gérer la vie). » (Deleuze, 1990, p. 240)

10 Nous laisserons Paul Virilio de côté pour notre développement.

11 « Futur antérieur » était aussi le nom de la revue dans laquelle est paru l'entretien avec Toni Negri.

12 « Le passage de la société disciplinaire à la société de contrôle n'est pas formulé explicitement par Foucault mais reste implicite dans son œuvre. Nous suivons dans cette interprétation les excellents commentaires de Gilles Deleuze » (Hardt, Negri, 2000, p. 502).

13 « A closet with a ghost in it is a terrible thing, but a closet that is just like a closet with a ghost in it (except for lacking the ghost) is nothing to fear, so we arrive at what may turn out to be a useful rule of thumb: whenever you spy a bogey *man* in a philosophical example, check to see if this scary agent, who is surely fictitious, is really doing all the work. » (Dennett, [1984] 2002, p. 10)

14 On peut aussi poser que cette conception du « contrôle » est finalement plus partagée et moins situable que ne le pensent les auteurs qui l'ont identifiée. Elle relèverait, dans ses composants formels et structurels, d'un argument politique général repérable dans différentes configurations. Cette hypothèse est à la fois plus raisonnable et plus prometteuse que celle d'une transmission sans perte de la notion de contrôle à Negri via Deleuze. Pour une première tentative de montée en généralité des « sociétés de contrôle » à « l'argument du contrôle », voir Claisse (2007).

15 Cf. la préface au *Festin Nu* : « La came est le produit idéal, la marchandise par excellence... Nul besoin de boniment pour séduire l'acheteur ; il est prêt à traverser un égot en rampant sur les genoux pour mendier la possibilité d'en acheter. Le trafiquant ne vend pas son produit au consommateur, il vend le consommateur à son produit. Il n'essaie pas de simplifier ou d'améliorer sa marchandise : il amoindrit et simplifie le client. Et il paie ses employés en nature – c'est-à-dire en came. (Burroughs, p. 3)

16 Même s'il est réputé avoir reconnu le basculement vers les sociétés de contrôle, Foucault, en revanche, n'est pas le précédent historique de Negri et Hardt, dont le texte ne fonctionne pas comme un futur antérieur. Il sert, en revanche, de prédécesseur légitime pour Deleuze, pour qui il vient renforcer le rôle de Burroughs.

17 Voir Lecercle, Schusterman (2002). Pour une approche traditionnelle du recours pédagogique à la fiction, voir Coser ([1963] 1972).

Pour citer cet article

Référence électronique

Frédéric Claisse, « Futurs antérieurs et précédents uchroniques : l'anti-utopie comme conjuration de la menace », *Temporalités* [En ligne], 12 | 2010, mis en ligne le 15 décembre 2010, consulté le 27 mai 2012. URL : <http://temporalites.revues.org/1406>

Auteur

Frédéric Claisse

Université de Liège, Département de science politique
SPIRAL – Scientific and Public Involvement in Risk Allocations Laboratory
Bât. B-31 – bte 29
Boulevard du Rectorat, 7
4000 Liège
Belgique
fclaisse@ulg.ac.be